

CAHIER DE TEXTE

Belive

Milène TOURNIER

Belive fait partie de la sélection 2020 du comité de lecture du collectif Troisième bureau.

Cet extrait est publié avec l'aimable autorisation de son autrice.

Retour vers le Cahier de texte de *Belive* via le lien :
www.troisiembureau.com/2020/04/belive

Bonne lecture !

Troisième bureau
COLLECTIF ARTISTIQUE

Centre de ressources des écritures théâtrales contemporaines

Le Petit Angle 1 rue Président Carnot 38000 Grenoble

0033 476 001 230 | grenoble@troisiembureau.com | www.troisiembureau.com

III Vigiles

(Où fibre et foi, les deux, passent dans de grands tuyaux invisibles et souterrains)

Belive - Moi, c'est Belive. Je suis Belive. Belive comme croire.

Tristan - Moi, Tristan.

Belive - Tristan comme triste ?

Tristan - Tristan comme rien Tu as aimé ?

Belive - Oui.

Conteur : -Après, le garçon s'était enfui. Comme on lève la tête et il y a trois tourterelles au lieu des quatre de tout à l'heure. Belive, elle, était restée dehors, broussailles parmi ses épaules nues, debout, sous le ciel tendu comme un voilier immense. Belive s'était tenue là, debout, longtemps, le temps pour la lune d'aller de vigiles à laudes. Debout mais comme un animal. Le soleil est debout. On reçoit Dieu debout. Aux laudes, elle aurait un peu plus froid que les autres matins. Sa cuillère tournerait dans le gros bol de thé, sans toucher les bords, ici il n'y a que les cloches qui ont le droit de tinter. Par la vitre à nouveau on verrait tout à l'heure arriver le jour.

Les sœurs : -Bénis Seigneur ce jour neuf qui anime le ciel ancien.

Le conteur : -Loin de Belive et du clocher, mais sous le même ciel continué, des choses arrivent, se passent. Il y a toujours au moins deux choses dans le monde, de façon à ce qu'on puisse dire: pendant ce temps là. C'est à cause des narrateurs, et d'avoir toujours imaginé Dieu avec seulement deux bras qu'on oublie de regarder ce que font les deux autres tourterelles, pendant qu'on était occupé à en regarder une.

Belive tourne sa cuillère. Chante un criquet.

En bas la mer poursuit aussi sa route, qui ne s'était jamais arrêtée.

On croit que ça s'arrête-mais jamais.

Le ciel reste, qui est là tout le long temps des histoires.

Dans le petit port, la nuit est descendue. C'est la nuit, revenue. Et, dans l'obscurité, le port redevient la mer.

IV Complies

(Où une femme vient trouver son mari en bas d'un phare)

Éliane : -Pèse, mais mon Dieu, pèse. Pierre ! Tu t'appelles Pierre, pèse alors ! Tu peux. Pèse ton poids. Lâche. Oui, lâche. Lâche enfin ton dos immense. Moi aussi je pèse. Je pèse et même quand ça se voit pas, je suis en train de peser. Sur les élèves. Les collègues. Sur toi. La surprise immense de toi et d'avoir Tristan, d'avoir eu Vincent, de continuer à avoir Vincent en moi. Regarde, les villes, et les immeubles qui flanchent les uns sur les autres, on croit qu'ils tiennent droit, ils sont tous en train de s'épancher et chacun de maintenir l'écart, comme une voiture qui en suit une première sur l'autoroute est moins en réalité en train de la suivre que de veiller à garder entre son capot et le pare-choc de l'autre une certaine distance, comme on apprend aux enfants, en même temps que les mots, aussi la place entre les mots. On est une famille, ça s'étouffe, une famille, ça vit son terrier, ça met la table pour tous et ça se voit quand l'un grossit, quand l'autre a ses angoisses à nouveau, et l'asthme qui raffleure. Je vais pas te laisser mille ans dans ton phare. Et quoi? Je t'aime. Mon Dieu mais juste ça, je t'aime. Tu as honte, tu dis? Tu as honte de quoi? De ton dos? De marcher plié? De devoir passer par le quatre pattes pour te relever? Mais ton phare plein d'escaliers, quoi, c'est le châtiment, alors, de devoir les descendre courbé ? Tu as honte ? De hurler parce que ça fait mal, le dos? De pleurer? De pleurer la nuit et encore le matin à cause de Vincent ? Non? Quoi?

Pierre : -Le dos. Seulement le dos.

Éliane : -Le dos? Le dos seulement tu dis? Je t'aime. Mais mon Dieu quoi, mais tu sais, enfin tu sais bien. Le corps, mais ça fait longtemps, longtemps depuis le début, que je sais, et toi aussi tu sais, si tu es avec moi tu sais, que vraiment le corps rien, je veux dire bien sûr si, pour le plaisir et les caresses, et la santé, la santé et alors le soin, et pour toutes les fois où tu t'allonges sur moi, encore dans moi mais sans bouger, la dernière note d'un chant, et pour les fois où tu me serres, et alors, ces fois-là que tu me serres, je pense à ma mère, à mon père, ils sont morts, et je suis bien, et je suis d'accord avec la grande marche du monde, de vivre et mourir. Et je veux que Tristan connaisse ça aussi, d'être bien, vivant et quand même bien, dans des bras autres que les bras des ronds de famille. Dans deux bras inconnus, apportés par seulement la vie, venus d'uniquement ce grand et terrible hasard de la vie qui fait, pardon, qui fait que Vincent passe sur un pont en camion et qu'au même moment où Vincent passe, le pont s'écroule, mais qui fait aussi que tu étais sur le port ce lundi soir là de y'a vingt ans, et j'y étais aussi et tu t'es avancé entre les mâts et ma vie a tourné, ma vie soudain a tourné, et c'était vers toi. Descends ! Je reviens demain. Je t'aime. Cette nuit encore je t'aime. Je t'aime encore. Pierre. Tu me manques. Tu entends ? J'ai besoin de toi. On a besoin de toi. Je t'aimerai, et que je le sache ne retire rien, ni au désir ni à la ténacité, que déjà je le sache, et d'ailleurs indifféremment de toi, de ce que peut-être tu deviendras et des choix que tu feras, du visage que dans dix ans tu auras et que je trouverai devant moi un matin, dans cet endroit-là de mon amour pour toi qui ne concerne que moi, profondément, dans cette décision et cette certitude, d'amener l'amour, d'avancer avec l'amour, l'amour entier mais porté sur toi et issu de toi, comme on redirige un vrac d'eau, et tirant sa force aussi de ce même amas d'eau.

V None

(Où l'on va parler de soi à quelqu'un d'autre)

Tristan : Non maman je ne fume pas. Ni herbe ni shit ni beuh ni canna.

Éliane : -Je demande.

Tristan : -Eh bien ne demande plus. Demander, c'est une fois. Dès que deux, c'est insister. Et si trois, alors c'est carrément harceler. Ou va demander à Vincent. Vas-y maman. Monte demander à Vincent. Autant de fois que tu veux. Regarde. Comme ça. Vincent ? Vincent ! Vincent. Mince il répond pas. Il doit être raide, en train de pioncer, défoncé. Vincent ! Tu fumes ? Tu fumes ? Tu fumes tu fumes tu fumes tu fumes ? Tu fumes. Vincent fume, Vincent fume. Qui ne dit rien consent. Alors Vincent fume. Vincent qui n'a rien dit depuis maintenant un an quatre mois trois jours fume. Vincent qui n'a rien dit depuis le vingt et un août deux mille dix huit consent alors très fort et fume. Vincent qui n'a pas ouvert la bouche, ni d'ailleurs la main, ni la moindre fenêtre, ni une seule fois mis la table, ni débarrassé, ni a été chercher le pain, consent très fort et fume. Vincent qui n'a pas pipé le moindre mot depuis août caniculaire et un pont qui s'écroule comme on étourdit un lapin, consent fort et fume. Vincent.

Éliane : -Tristan s'il te plaît arrête. Tu t'épuises. Tu m'épuises.

[...]

Une des sœurs du monastère : -Je doute. Parfois je me regarde dans le miroir. Vous savez docteur, dans nos cellules, on a, nous aussi, des miroirs. Et mes cheveux sont blancs, et mes yeux sont, on dirait, partis en voyage. Et je suis alors devant mon propre visage comme quelqu'un qui, parti depuis longtemps, revient devant sa maison, et reste debout devant, debout, figé comme les biches en bord de route, sans entrer. Avec du silence dans la tête. Parfois je me regarde et je voudrais tout recommencer. On ne peut pas tout recommencer. On peut recommencer certaines choses, et par exemple, la nuit, juste avant de m'endormir, je me masse. Je me masse moi-même les seins, pardon les reins, docteur. Je m'allonge sur le ventre et avec mes mains je vais toucher mes reins, et j'appuie, j'appuie longuement, c'est bon, c'est vraiment bien. Je suis dans mon lit, avec la certitude de la mort, et plus la certitude de Dieu. J'étais jeune et c'était facile de croire. J'étais jeune comme Belive. Presque naïve comme elle. Et puis j'avais peur des hommes. J'étais complexée. Je n'aimais pas la forme de mon sexe. Je ne comprenais pas dans quel sens il fallait se caresser pour que ça fasse du bien. Je n'imaginai pas un jour pouvoir mettre une main sur le corps de quelqu'un, et que ma main fasse du bien à quelqu'un. Et je ne pouvais pas imaginer que quelqu'un pose sa main sur moi, et que ça me fasse du bien. Que ça me calme. Que mon Dieu ça me donne comme la faim et la soif de quelque chose d'autre pourtant que de manger et boire. Je suis dans mon petit lit étroit, mon pauvre lit dur et maigre. Et j'ai envie d'oreillers, de me noyer dans des douceurs d'oreillers. Il y a le plafond, très haut. Et ce vide immense entre mon nombril et le plafond, entre ma peau et à nouveau de la matière. La toute petite cellule si haute, et mon seul corps. Je sais bien que l'énergie n'est pas gaspillée. Elle se recycle, l'énergie. Et s'il n'y a pas Dieu, toute cette force dirigée, concentrée, de prières, elle est quand même pas vaine. Il y a peu de chance que Dieu existe. Comme les ponts un jour se brisent, à cause du trop lourd, un jour le monde s'est formé, le monde s'est formé quelque part et sans doute sans la poussée de Dieu,

comme les ponts ploient sans non plus l'aide de Dieu. Je n'ai pas d'enfant. Je n'aurai pas connu cette lente avalanche d'un enfant qui dévale de soi. Je n'aurai pas tenu d'enfant qui soit mien entre mes bras. Je ne me serai pas allongée à côté d'un tout petit enfant dans l'herbe sur un grand drap plat en fin d'après-midi, après les heures chaudes. Je n'aurai pas eu de lèvres d'enfant à frôler mon sein, la pointe de mon sein. L'énergie qu'on dépose en un lieu, comme on dompte une cascade, elle ne se perd pas. Je préfère l'avoir mise ici, dans Dieu, dans le peut-être de Dieu, qu'ailleurs, dans les guerres et l'épuisement fou des guerres. L'avoir mise ici plutôt que dans les finances et vouloir sans cesse plus, et un jour trembler au sol de réaliser, les pièces sont du métal et nous sommes pleins d'eau, la branche produit des feuilles, la montagne ne produit rien, qui sert à demeurer. Les ongles poussent, des enfants humains sortent d'autres humains, le ciel n'aura pas d'enfant, il n'y aura pas d'enfant-ciel à sortir un jour du ciel, un jour réaliser, l'argent n'est rien, comme Dieu n'est rien, mais Dieu je le sais, et c'est pour ça qu'on prie, c'est pour ça que longtemps et fort on prie. Pour le faire exister. Mais j'aurais tellement aimé, docteur, sentir enfler et grandir un bébé entre mes entrailles, et qu'un jour cet homme ait ma taille, et me dise maman, maman tu es vieille, et qu'il soit beau.

Conteur : -Belive, elle, n'a pas de doute. Elle croit abondamment. C'est comme une couleur de peau ou comme le ciel, sa foi, ça s'en va partout, ça oublie rien. A part un e muet qui manque.

VI Sexte

(Où l'on se dit Je t'aime)

[...]

Tristan : Belive. Merci. Moi je te préfère.

Belive : -Tu me préfères à qui ?

Tristan :-A personne.

Belive : -Alors c'est pas préférer.

Tristan : -A toutes les sœurs de l'abbaye. A la mer. Si tu veux je te préfère à la mer. A tout.

Belive : -Dans ce cas c'est plus préférer. C'est aimer.

Tristan : -Alors je t'aime.

Belive : -Moi aussi je t'aime. Mais je t'aimais déjà la dernière fois.

Tristan : -Moi aussi je t'aimais déjà.

Belive : -Il fallait le dire.

Tristan: -La mer ne dit pas je suis la mer.

Belive : -Tristan. On refait pareil?

Tristan : -De s'embrasser ?

Belive : -Oui. Ne dis pas, juste fais.

Tristan : -Je t'aime.

Belive : -Moi aussi.

Tristan : -Je t'aime encore. Et toi, tu m'aimes encore ?

Belive : -Je t'aime encore.

Tristan : - Belive.

Belive : - Tristan ?

Tristan : - Je ne t'aime plus. Ca y est je ne t'aime plus. C'est parti. C'est fini.

Belive : - C'est vrai ? Moi c'est encore là. Je t'aime.

Tristan : - Belive, c'était pour de faux. Je t'aime. Je t'aime encore.

Belive : - Heureusement.

Tristan : - Belive, courons.

Belive : - Jusqu'au port ?

Tristan : - Oui. Sous le pont.

X Complies

(Où quelqu'un entend ce que quelqu'un d'autre dit)

Tristan : -Parce que c'est trop rapide, mourir. Je suis dans la rue, et je ferme les yeux. Mourir, c'est que tout s'est effacé. Je ferme et j'ouvre les yeux, je remets et j'enlève les choses, le manège, le quai, le lycée. Je sais pas Dieu, mon Père. Mettons qu'il y ait Dieu. Mettons qu'il soit là. Qu'en tous cas, au début, il ait été là, et même si depuis il est parti. Le problème de mourir, mon père, c'est pas mourir. C'est que vivre, c'est quoi alors ? Vincent le vainqueur a perdu. Vivre, c'est bien un jeu, mon Père ? Si c'est pas un jeu, si la vie c'est vraiment juste la vie, ça la vie, les jours, alors je ne comprends pas. Je ne comprends pas être né et je ne comprends pas que Vincent pendant vingt ans ait été là, et aujourd'hui il faut vivre le même monde sans lui. Mon père, parler c'est facile, mais parler de Vincent c'est difficile. Vincent est mort. Ca veut dire tout peut mourir, tout va mourir. Vincent est mort et il reste la réalité. Et mon Père, je vais essayer, à vous, de dire, parce qu'à ma mère, lui en parler ça me fait peur, j'ai peur que ça lui fasse peur, à vous je vais essayer : depuis que Vincent est mort, je veux aller que dans des endroits que je connais. J'ai peur, si je vais dans un endroit que je ne connais pas, de pas reconnaître, puisque ce serait nouveau, et alors de ne pas non plus me reconnaître moi, d'avoir toujours mes mains mes jambes mais que mes pensées, elles, soient déracinées. J'ai peur, mon Père, d'aller dans des endroits inconnus, comme avancer dans un jeu et découvrir un niveau caché, et que dans ce nouveau monde mon père ne soit plus mon père, et ma mère ne soit plus ma mère, et Vincent, Vincent, juste un écho, un vieil écho. Mon père, j'ai envie de vous faire confiance. J'ai envie, en vrai j'ai envie, de vous parler et que vous me disiez des choses et que les choses pèsent comme des rochers. Dieu existe. Mais je veux bien, moi, que Dieu existe. Mais Vincent n'existe pas. Vincent n'existe plus. Les chiens existent plus que Vincent. Mon père, Dieu en fait je m'en fiche. Si déjà il a fait les choses comme ça, de pondre un monde d'abord, et puis de faire des humains séparés, séparés entre eux et séparés du monde, et puis de faire des humains qui meurent et qui se séparent du ciel et de la mer, qui s'en vont dans rien. Je voulais pas qu'on le brûle. Ils m'ont pas demandé. Je suis pas d'accord avec Dieu. Pas d'accord avec la mort. Parfois je pense trop alors je fume mais après je pense encore plus fort. Mon Père, vous voulez bien tout m'expliquer ? Tout me raconter ? Racontez-moi tout. Je suis perdu. Ca ça fait partie des choses pas faciles à dire, par exemple. Je suis complètement perdu en fait. Presque il faudrait qu'ils meurent maintenant, mon père ma mère, là que je suis dans le bain, et au moins c'est fait. Je suis prêt. Je suis prêt là pour qu'ils meurent. Ça s'effondre d'un coup, tout, et après c'est effondré, et je peux vivre par-terre, tout seul comme un clochard allongé entre la réalité et une porte de garage. Je veux bien croire à Dieu. C'est facile, suffit de dire. Dieu. Mais à ma vie ? Ma mère, elle peut pas croire suffisamment pour à la fois elle, mon père et moi. Alors quoi ? A votre avis, je dois faire quoi ? Dans les jeux, on peut pas toucher au boss directement. Comme Dieu, on peut pas. Et quel moyen alors, pour atteindre Dieu, pour lui faire comprendre, que de m'en prendre à une de ses servantes, et la plus dévouée, la plus innocente ? Je voulais me venger. Il m'avait pris Vincent. Dieu m'a pris Vincent. J'allais alors lui prendre Belive. J'allais lui voler Belive. Alors j'aime Belive, je fais croire à Belive que je l'aime, et Belive croit tout, et après l'avoir aimée, quelques semaines, je la jette. Je jette Belive et lui fais mal. Je fais souffrir Belive et je me venge.

Conteur : -Belive a tout entendu. Elle s'enfuit. Elle court vers le pont aux camions. Belive aurait dû mieux savoir : on ne part jamais avant le dernier verset.

Tristan : -Mais je l'aime Papa, je l'aime ! Pardon. Mon père. Monsieur le curé. Je l'aime. J'aime Belive et Dieu m'a eu. Dieu a gagné, un zéro. Est-ce que je peux vous dire, Mon père, comme j'aime Belive, ce que c'est, d'aimer Belive ? J'ai envie de vous dire comme c'est beau et neuf d'aimer Belive. J'aime Belive. Mon Père. J'aime Belive! C'est comme un deuxième matin dans le matin. J'aime Belive, c'est la lumière qui a changé. Les couleurs dehors sont plus nettes. Et je suis d'accord d'avoir deux épaules et que l'une soit très triste de Vincent, et l'autre tellement heureuse de Belive. Et je suis d'accord d'avoir deux épaules et que peut-être alors Vincent m'a apporté Belive. Vincent avec ses airs de fantôme et de ne pas être là, de ne pas faire attention à comment Papa va mal, en fait regarde bien tout et m'a confié à Belive et me confie Belive, et continue de confier Papa à Maman, et continue de confier Maman à Papa. Le monde est instable, nos mains aussi, mais Belive est le vent, qui fait bouger et met de l'air dans tout, comme une grande expiration, et le vent ne craint pas le vent, et je veux alors bouger près de celle-là Belive qui bouge tout, et respirer près d'elle qui respire parmi les choses et pour qui le ciel est un des bras. Pardon je m'emballe Mon père. Je croyais pas que la vie peut faire tellement de bien.

[...]